



**HAL**  
open science

“ De la fable mythologique à la fiction romanesque: La  
Vérité des fables (1648) de Jean Desmarets de  
Saint-Sorlin ”

Céline Bohnert

► To cite this version:

Céline Bohnert. “ De la fable mythologique à la fiction romanesque: La Vérité des fables (1648) de Jean Desmarets de Saint-Sorlin ”. 2008. hal-03195128

**HAL Id: hal-03195128**

**<https://hal.science/hal-03195128v1>**

Preprint submitted on 11 Apr 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**DE LA FABLE MYTHOLOGIQUE À LA FICTION ROMANESQUE :  
LA VÉRITÉ DES FABLES (1648)  
DE JEAN DESMARETS DE SAINT-SORLIN**

Céline Bohnert, Université de Reims Champagne-Ardenne

Et si les Grecs n'avaient pas cru en leurs dieux ? La question n'est pas nouvelle, Jean Desmarets de Saint-Sorlin la pose déjà au XVII<sup>e</sup> siècle : que se serait-il passé si les Pères de l'Église avaient trouvé en un enquêteur probe et sourcilleux, païen mais athée, l'allié idéal contre les Gentils ? Voire si l'ancienne foi en d'illusoires divinités avait sombré d'elle-même ? En prétendant traduire sous le titre de *La Vérité des fables*<sup>1</sup> le manuscrit où Évhémère prouve l'inanité des anciens cultes, Desmarets exhume pour ses contemporains le texte qui aurait pu changer l'Histoire.

La préface conte en effet comment un manuscrit d'Évhémère, précipité au fond du « Golphe Persique », aurait été miraculeusement retrouvé et transmis à Desmarets de Saint-Sorlin, alors Secrétaire général de la marine du Levant, par le Gouverneur d'un « des plus beaux havres de France »<sup>2</sup>. Ce texte liminaire mêle les voix du Grec et de son traducteur : Desmarets donne *in extenso* la lettre où Évhémère présente le résultat de ses recherches à l'empereur Cassandre avant de la commenter.

Le lecteur moderne, tout comme les contemporains de Desmarets, aura reconnu dans le topos du manuscrit retrouvé un embrayeur romanesque, destiné à souligner la nature fictionnelle du récit tout en affirmant sa vraisemblance. Il faut insister, de fait, sur l'aspect romanesque que l'auteur donne à cette découverte. Liée à un imaginaire maritime et oriental, qui plus est contée dans le détail, avec effets d'attente et de surenchère (le capitaine qui a remonté le coffre s'attendait à trouver un trésor : il est évidemment fort déçu de n'en sortir qu'un document, mais ce document s'avère extrêmement précieux, etc.), l'exhumation du manuscrit perdu aurait provoqué une émotion que Desmarets s'attache à rendre dans toutes ses nuances. Les aventures d'Évhémère, quant à elles, constituent un roman en soi. Dans sa lettre, écrite en mer alors qu'il s'apprête à rendre compte de sa mission, le sage serviteur de Cassandre identifie ses ennemis (« plusieurs sacrificateurs qui craignent de perdre l'exercice dont ils vivent en abusant les Peuples ») : il est persécuté comme athée et « perturbateur du repos public »<sup>3</sup>. Malgré le sentiment d'un danger imminent, il termine sa lettre sur l'espérance du salut. Tragique ironie que Desmarets souligne et commente : « Les Idolatres supprimerent sans doute avec grand soin, ce Livre qui detruisoit leur Religion. » Dans sa préface, l'auteur de *La Vérité des fables* crée donc un personnage, à partir des rares données historiques dont il dispose. Son Évhémère est d'abord une autorité mi-historique, mi-fictive, qui emblématise sa propre entreprise et la cautionne<sup>4</sup>.

Quant au manuscrit censément reproduit, il conte les aventures du jeune prince Apollon à la cour de Jupiter, sa passion pour la belle Daphné et la fuite de cette dernière. Desmarets ne termina jamais son roman. Pour poursuivre, l'auteur attendait un assentiment qui fut trop long à venir : négligée pendant deux longues années, *La Vérité des fables* fut enfin appréciée des

---

<sup>1</sup> Jean Desmarets de Saint-Sorlin, *La Vérité des fables, ou l'histoire des dieux de l'Antiquité*, Paris, H. Le Gras, 1648.

<sup>2</sup> *Id.*, « Préface », in *ibid.*, n.p.

<sup>3</sup> « Il me sera difficile de retourner de l'Orient en la Macedoine, sans tomber entre leurs mains, s'il ne vous plaist d'écrire en ma faveur à Seleucus qui regne dans toutes ces Provinces », *ibid.*

<sup>4</sup> « [...] entre lesquels Auteurs, les premiers qui sont Chrestiens, donnent à Evhemere la qualité de veritable, & la plupart des autres [les auteurs païens] luy donnent celle d'Imposteur & d'Athée », *ibid.*

« Connoisseurs », avant de faire les délices du public<sup>5</sup>. Mais ce succès n'eut pas raison du dépit de l'auteur, qui se replia derrière son grand âge pour refuser de conclure un ouvrage jugé désormais trop frivole<sup>6</sup>.

Reçue par ses contemporains comme le roman qu'elle était, *La Vérité des fables* est ensuite passée pour une mythographie<sup>7</sup>, méprise qui n'est pas sans intérêt pour notre propos. L'œuvre ultérieure et la personnalité de Desmarets ont probablement joué dans ce sens<sup>8</sup>. Mais l'auteur lui-même en programme la possibilité en présentant son œuvre suivant le modèle mythographique. *La Vérité des fables* a fait l'objet d'une lecture littérale de signes ludiques parsemés dans les paratextes. Cette ambivalence de l'œuvre, entre roman et mythographie, est porteuse de présupposés poétiques et théoriques qui éclairent l'idée que Desmarets se fait d'une fiction valable. Ce Moderne résolu, farouche défenseur des lettres chrétiennes, ne choisit plus guère de sujet mythologique après 1648<sup>9</sup>. Pourtant, il ne commet pas une erreur de jeunesse lorsqu'il leur consacre sa plume, dans la lignée des « Fables ridicules et Metamorphoses incroyables » d'Ovide<sup>10</sup> : cet hapax trouve pleinement sa place dans la pensée de son auteur. Car en adoptant dans *La Vérité des fables* la double posture de mythographe et de romancier, Desmarets touche au statut fictionnel des récits mythologiques. Au régime de la

---

<sup>5</sup> *Id.*, Préface des *Amours de Protée et de Physis*, in *La Comparaison de la langue et de la poésie française avec la grecque et la latine et des poètes grecs, latins et français, et les Amours de Protée et de Physis*, Paris, T. Jolly, 1670, p. 269.

<sup>6</sup> Charles Sorel, *Bibliothèque française*, Paris, Compagnie des libraires du Palais, 1664, Chap. IX, section « Des romans heroïques », p. 165-166.

<sup>7</sup> Roger Limouzin-Lamothe (*Dictionnaire de biographie française*, R. d'Amat et R. Limouzin-Lamothe dir., Paris, Libraire Letouzey et Ané, 1965, t. 10), et bien d'autres à sa suite, désignent l'ouvrage comme un « traité de mythologie ». Quelques lecteurs ont rappelé que ce n'est pas un répertoire d'allégorèses, mais une œuvre de fiction (Hubert Gillot, *La Querelle des Anciens et de Modernes en France de la Defense et illustration de la langue française au Parallèle des Anciens et des Modernes*, [1914], Genève, Slatkine, 1968 ; James Dryhurst, « Évhémère ressuscité : "La vérité des fables" de Desmarets », in *CAIEF*, 1973, p. 281-293 ; Hartmut Stenzel, « Épopée chrétienne et modernité : le cas de Desmarets », in *XVII<sup>e</sup> siècle* 193 (1996), p. 753-765 et Sylvie Robic de Baecque, « La dévotion du bel esprit : fragments d'une poétique du récit dans l'œuvre de Desmarets de Saint-Sorlin », in *ibid.*, p. 845-857). Dryhurst signale en outre que *La Vérité des fables* ne figure ni dans les histoires du genre romanesque, ni dans les bibliographies de romans du XVII<sup>e</sup> siècle. Nous verrons qu'il existe au moins une exception au XVII<sup>e</sup> siècle avec la *Bibliothèque française* de Sorel.

<sup>8</sup> *La Vérité des fables* est isolée dans la production de Desmarets. Elle est parue alors que Desmarets est surtout connu pour son œuvre théâtrale et qu'il n'a pas encore adopté la posture qui caractérise sa carrière dès 1653, celle d'un auteur chrétien au service du royaume, engagé pour l'édification de ses semblables. Rappelons que Desmarets n'écrivit pour le théâtre qu'entre 1632 et 1643 ; après 1650, il se consacre essentiellement à des œuvres religieuses : poèmes héroïques, ouvrages d'instruction chrétienne, exégèse biblique, hagiographie, traductions et controverse contre Port-Royal. Desmarets se consacre également à l'éloge du souverain ; toujours mentionné dans l'ombre de Richelieu par Gédéon Tallemant des Réaux, il est un homme des premiers cercles. Une part de ses œuvres légères est d'ailleurs liée aux commandes du ministre (voir G. Tallemant des Réaux, *Historiettes*, A. Adam éd., Paris, Gallimard, 1961, t. 2, p. 524-525), quand Desmarets n'est pas son prête-nom. À cette œuvre d'orientation religieuse, à sa posture de Moderne, qui lui vaut de violentes attaques, s'ajoute le personnage même, qui passe pour illuminé. Au point que *Les Visionnaires* sont lus rétrospectivement de façon littérale : pour Moréri, le « style ampoulé » de la comédie prouve la folie de l'auteur. Cette idée s'impose aux hommes du XVIII<sup>e</sup> siècle : pour Pierre Bayle, Desmarets est « un des beaux-esprits du XVII<sup>e</sup> siècle ; mais il devint enfin visionnaire et fanatique » (*Dictionnaire historique et critique* [Paris, 1820-1824], nouvelle édition, Genève, Slatkine, 1969). L'auteur développe des « preuves » de ce fanatisme et attaque les mœurs dévoyées de Desmarets. Or ces preuves sont tirées pour la plupart des lettres de jansénistes, les ennemis les plus acharnés de Desmarets. On comprend dès lors que *La Vérité des fables*, ce roman galant peu en rapport avec l'image et la production de son auteur, ait été très tôt laissée dans l'ombre : ni Bayle, qui consacre de longues pages à Desmarets, ni Moréri, n'en mentionnent le titre.

<sup>9</sup> La seule œuvre mythologique ultérieure de Desmarets s'intitule *Les Amours de Protée et de Physis*, éditée en 1670 avec *La Comparaison de la langue et de la poésie française avec la grecque et la latine et des poètes grecs, latins et français*. Ce poème est lui aussi, en quelque sorte, une contre-mythographie.

<sup>10</sup> J. Desmarets de Saint-Sorlin, « Préface », in *La Vérité des fables*, *op. cit.*, n.p.

Fable allégorique, il substitue celui d'une fiction vraisemblable suivant une vision de la littérature qui informe toute son œuvre, particulièrement ses épopées. *La Vérité des fables*, entre traité et roman, apparaît ainsi comme une œuvre paradoxale qui, sous couvert de réécrire les récits antiques, mine de l'intérieur leur réception savante. En jouant Évhémère contre Ovide, Desmarets fait de son roman une contre-mythographie : il invalide l'étude des fables mythologiques. Nous verrons comment cette sape s'effectue à partir de la notion d'Histoire, dans un basculement de la matière fabuleuse, de l'allégorie à la fiction romanesque.

### **De l'allégorie à l'Histoire : une critique évhémériste de la Fable**

L'erreur des biographes, qui dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, présentent l'ouvrage comme un traité de mythologie, est programmée dès le titre de l'œuvre, *La Vérité des fables, ou l'Histoire des dieux de l'Antiquité*. Ce titre est comparable à celui de bien des mythographies de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle comme celle de Pierre Gaultruche<sup>11</sup> ou celle de François-Antoine Pomey, qui servit de manuel durant tout le siècle des Lumières<sup>12</sup>. Ces traités et ouvrages pédagogiques rappellent eux-mêmes le *De Deis gentium varia & multiplex Historia* de Giraldi<sup>13</sup>, la moins vulgarisée des trois principales mythographies renaissantes. Il se trouve d'ailleurs que ces ouvrages se recouvrirent dans l'histoire éditoriale : le traité de Giraldi est réédité en 1696, au moment où les Jésuites produisent les ouvrages scolaires mentionnés. L'usage qui a pu en être fait les rapproche également : la construction paratactique de nombreux chapitres et les listes d'appellations synonymiques que l'on trouve régulièrement dans l'*Historia* tendent à changer ce traité en réservoir onomastique, à l'instar des manuels jésuites. Le terme d'« histoire », à l'aube du XVIII<sup>e</sup> siècle, renvoie ainsi à une tradition mythographique particulière, celle de compilateurs bibliographes, auteurs d'aide-mémoire. Le sous-titre de *La Vérité des fables* amène naturellement à situer l'ouvrage dans cette lignée, de même que son frontispice. Le nom d'Évhémère, si souvent mentionné en préface, ainsi que l'index, vont également dans ce sens.

Si elle n'est pas une mythographie, *La Vérité des fables* n'en est pas moins le fruit d'un évhémérisme démystificateur et constitue un jalon important entre les questionnements des humanistes renaissants sur la validité de la Fable et les entreprises systématiques contre la Fable au siècle classique, comme celles de Pierre-Daniel Huet puis d'Antoine Banier. S'y croisent différents courants à l'œuvre dans le siècle. Au temps de Desmarets, ce que l'on nomme « l'histoire des dieux » recouvre en effet différentes réalités, qui rendent compte de la disparition de la pensée allégorique.

Sur le long terme, un déplacement sémantique fait glisser de l'interprétation au récit lui-même. Dans les traités scolaires de la fin du siècle, l'expression d'« histoire des dieux », affaiblie et banalisée, renvoie aux mythes comme à des récits que l'honnête homme doit connaître. La connaissance de la mythologie recouvre un enjeu qu'on dirait purement culturel et social – bien plus qu'heuristique. Le décryptage des fables dans cette optique consiste dans le souvenir de commentaires qui ne servent plus à justifier la lecture des récits païens : la Fable vaut comme code. La seule connaissance du système narratif mythologique – l'histoire ou ce que Laplonce Richette appelle la « mythistoire » des dieux<sup>14</sup> – justifie à elle seule cet enseignement, dépourvu de visée herméneutique<sup>15</sup>.

<sup>11</sup> Pierre Gaultruche, *L'Histoire poétique* [...] sixième édition, Caen, Jean Cavelier, 1671.

<sup>12</sup> François-Antoine Pomey, *Pantheum Mythicum, seu Fabulosa Deorum, Historia* [...] [1659], Editio quarta, Lyon, Antoine Molin, 1675.

<sup>13</sup> Gilio Gregorio Giraldi, *De Dei gentium varia & multiplex Historia* [...], Bâle, per J. Oporinum, 1548.

<sup>14</sup> Laplonce Richette, « Au Lecteur », in *L'Histoire genealogique des dieux des anciens* [...], Tournon, Claude Michel & Thomas Soubbron, 1607.

<sup>15</sup> Jean Starobinski, « Fable et Mythologie aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles (dans la littérature et la réflexion

Les reconfigurations du système allégorique, plus tôt dans le siècle, ont préparé ce glissement. La grille médiévale des lectures allégoriques, remodelée mais conservée par l'humaniste encyclopédique, se délite définitivement dès les premières années du XVII<sup>e</sup> siècle : elle s'appauvrit par spécialisation puis par réduction du champ interprétatif. Les mythographes ne retiennent plus qu'un des domaines de la pensée (morale, cosmologie, histoire) que la Fable éclairait jusque là conjointement<sup>16</sup>. L'histoire devient ainsi un domaine indépendant des autres et paraîtra finalement le seul savoir contenu dans les mythes. Avec Banier, à l'orée du XVIII<sup>e</sup> siècle, la lecture évhémériste des mythes semblera la seule valide<sup>17</sup>.

Or l'ancienne allégorie proposait une lecture téléologique des mythes ; la lecture historique y substitue un raisonnement étiologique qui remet en cause leurs fondements<sup>18</sup>. Alors qu'elle avait permis aux Pères de l'Église de dénoncer la fausseté des cultes polythéistes, tout en conservant les récits ovidiens, interprétés suivant le modèle de l'herméneutique biblique, elle sert désormais à montrer l'inanité des fictions fabuleuses. Le succès de l'évhémérisme, dès le milieu du Grand Siècle, contribue au développement des recherches sur l'origine des mythes. En retrouvant les réalités historiques derrière les récits fabuleux, cette approche invalide ces mêmes récits et y substitue une nouvelle narration. L'interprétation du récit se retourne contre celui-ci pour saboter toute adhésion à la version fabuleuse des faits. « *La Vérité des fables* » doit ainsi se comprendre comme une antiphrase : l'ouvrage va montrer ce que les fables offusquent, faisant ressortir en creux la fausseté des versions connues. Dans la préface, c'est bien l'analyse de son propre titre que Desmarets prête à Évhémère : « je vous envoie mon histoire accomplie, que je nomme sacrée, mais à contresens<sup>19</sup>. » Dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, Fontenelle ira très loin dans cette voie : pour lui, la mythologie se réduit à un ensemble de fictions mensongères<sup>20</sup>. Mais cette approche est apparue tôt dans le siècle, parmi les arguments traditionnels sur le cryptage des fables<sup>21</sup>. C'est cette même idée d'une série

---

théorique) », in *Dictionnaire des Mythologies* [1981], Y. Bonnefoy dir., Paris, Flammarion, 1999, vol. I, p. 750-769.

<sup>16</sup> On trouve un exemple de spécialisation des lectures allégoriques chez Gérard Jean Vossius, *Gerardi Ioannis Vossii De Theologia Gentili, et Physiologia Christiana* [...], Amsterdam, Ioan Blaeu, 1668. Ce traité exploite l'héritage du sens physique en présentant la mythologie comme un système analogique des lois naturelles, une « physiologie chrétienne ». Pour christianiser les mythes, il suffit de restituer leur référent analogique, la nature, création de Dieu. Pour Nicolas Renouard (*Les Métamorphoses d'Ovide...avec XV discours contenant l'explication morale et Historique...*, Paris, H. Guillemot, 1606), c'est l'interprétation morale qui domine, même si elle n'est pas exclusive.

<sup>17</sup> Sur Antoine Banier, voir dans ce volume l'article de Zoé Schweitzer. L'œuvre de Banier témoigne d'un intérêt de type archéologique, sinon ethnologique pour les cultes antiques. Pour Adonis par exemple, voir son *Histoire du culte d'Adonis, Histoire de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, avec les Mémoires de littérature tirés des registres de cette académie* [...], (14 déc. 1717), 1723, t. III (2), p. 98-115, qu'il reverse dans son commentaire des *Métamorphoses*.

<sup>18</sup> Yves Boriaud, « Les mythologies jésuites (fin du XVII<sup>e</sup> siècle, début du XVIII<sup>e</sup> siècle) », in *Revue des Études Latines*, n° 60, Paris, Les Belles Lettres, 1987, p. 244-260.

<sup>19</sup> L'*Inscription sacrée* d'Évhémère, dont il ne reste que des fragments, aurait-elle été un roman ? C'est ainsi que la présente Jean-Luc Lamboley, article « Évhémérisme », in *Lexique d'histoire et de civilisation romaines* [1995], J.-L. Lamboley et P. Thibault dir., Paris, Ellipses, 1998, p. 167 à la suite de Paul Decharme (*La Critique des traditions religieuses chez les Grecs*, Paris, Picard et fils, 1904, p. 373-374 et chap. 12) et Jean Seznec (*La Survivance des Dieux antiques* [1939], Paris, Flammarion, « Champs », 1993). Paul Veyne insiste sur le caractère fantaisiste et merveilleux de *L'Écriture sacrée* : « Seulement le merveilleux d'époque hellénistique a des couleurs rationalistes, si bien que les modernes sont tentés d'y saluer par mégarde un combat pour la vérité et les lumières. » (*Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? Essai sur l'imagination constituante*, Paris, Éd. du Seuil, « Des travaux », 1983, p. 58.)

<sup>20</sup> Même si son traité *De l'origine de la Fable* n'est publié qu'en 1724, dans les *Œuvres*, Paris, M. Brunet.

<sup>21</sup> Voir par exemple Antoine Du Verdier : les Anciens ont caché leur savoir sous l'écorce fabuleuse pour le dérober au commun des hommes et les suivants « prindrent vessies pour lanternes », « Préface d'Antoine du Verdier sur les Images des dieux », in *Images des dieux des Anciens* [...], Tournon, Claude Michel, 1606, n.p.

d'erreurs primitives, d'incompréhensions et de faux-sens enfin, qui fonde la plus vaste entreprise de lecture historique des fables du XVII<sup>e</sup> siècle, celle de Huet<sup>22</sup>.

*La Vérité des fables* se situe au croisement de ces phénomènes d'érosion de la tradition allégorique. La transposition historique y est donnée comme seule valable pour la mythologie, dans une vision technicienne de la création des fables, où Desmarets souligne l'origine mensongère de ce qui ne vaut plus dès lors que comme un ensemble de récits.

On ne s'étonnera donc pas d'y trouver les arguments les plus couramment opposés à la validité et au sérieux de la Fable. L'originalité de l'ouvrage réside surtout dans la mise en scène fictive par laquelle Desmarets donne la parole à Évhémère lui-même, comme pour donner corps à un fantôme largement partagé, celui d'une origine doublement retrouvée (origine des fables, origine de leur critique) :

Il y a apparence que les Rois successeurs de ces grands Princes, voulans pour satisfaire leur orgueil, imprimer un plus grand respect à leurs sujets, en leur faisant croire qu'ils estoient de sang divin, & d'autre costé ne pouvans égaler leurs vertus, avoient voulu estoufer tout ensemble & leur mort & leurs belles actions. Il leur sembloit que c'estoit assez pour eux, de persuader aux Peuples que leurs Ancestres estoient dans le Ciel ; & ils avoient estimé qu'ils devoient cacher leurs travaux, qui eussent fait voir qu'ils eussent esté passibles (*sic*) & mortels ; & cependant ils leur ont attribué des passions & des vices mesmes que quelques uns n'avoient pas ; afin de favoriser les leurs, & de les rendre non seulement excusables, mais encore louïables par des exemples si grands, & que l'on ne pouvoit condamner sans crime. Mais puisque les Rois de ce siecle sont plus modestes, & n'ont pas la vanité que le grand Alexandre avoit depuis peu renouvelée, de vouloir passer pour enfans des Dieux ; nous devons sans crainte quitter l'erreur, aussi-tost que nous la decouvrons ; & nous devons seulement adorer ce que ces Dieux mesmes ont adoré. Car j'ay trouvé que Jupiter a fait des sacrifices à la souveraine puissance qui est dans le Ciel : mais pour ce qu'il avoit nommé le Ciel son Ayeul, afin de rendre ce nom immortel ; les Peuples ont creu qu'il avoit adoré son Ayeul ; & les Rois suivans abusans de leur simplicité, leur ont imposé telle Religion qu'il leur a esté agreable<sup>23</sup>.

Le sujet de l'empereur Cassandre présente les mythes comme le produit d'un double travestissement qui souille la vertu des héros à des fins politiques. Les premiers hommes sont divinisés par leurs descendants, qui assoient par là leur pouvoir, et le récit de leurs exploits est gauchi afin de justifier les vices des souverains. Cette idée, qui a d'abord une portée morale, est lourde de présupposés esthétiques, comme nous le verrons. La préface présente deux autres origines de l'allégorisation des récits païens, que Desmarets prend cette fois directement en charge. La production des fables est liée alors à l'orgueil hellénocentriste : les Grecs confondent avec leurs propres dieux les divinités étrangères du même nom. Le brio grec impose ensuite cette version unifiée de la mythologie à tous les esprits. Plus loin, Desmarets soutient que les fables naissent aussi d'une lecture naïve qui prend au pied de la lettre le langage figuré : c'est cette fois la réception des mythes qui en explique la fausseté. Desmarets substitue par là le mensonge et l'équivoque au double-entendre allégorique. L'analyse de l'origine des fables se présente ainsi comme une fabrique de l'allégorie. C'est justement le processus inverse que Desmarets s'attache à suivre dans son texte, défaisant les allégories traditionnelles.

---

<sup>22</sup> Pierre-Daniel Huet, *Petri Danielis Huetii Demonstratio evangelica ad serenissimum Delphinum*, Paris, Stéphane Michallet, 1679. Voir l'étude de Julie Boch, *Les Dieux désenchantés : la fable dans la pensée française de Huet à Voltaire*, Paris, Champion, 2002.

<sup>23</sup> J. Desmarets de Saint-Sorlin, *La Vérité des fables*, *op. cit.*, préface, n.p.

## De l'Histoire à la fiction romanesque

Desmarets agit ainsi en nouvel Évhémère, quoiqu'il ne dénonce pas la fausseté des cultes anciens, mais leur réception comme récits allégoriques. C'est pourquoi il prétend remonter au-delà de la création des mythes, vers la réalité humaine qui les sous-tend. Il s'agit, dans une sorte de rétrogradation chronologique, de dépasser la Fable pour retrouver l'Histoire. Mais chez lui, la critique des fables mène en réalité au roman. Desmarets n'épouse nullement la perspective apologétique de Huet, pas plus qu'il ne se limite à la visée démystificatrice de Fontenelle. *La Vérité des fables* nous fait entrer dans l'espace du jeu littéraire : Desmarets s'appuie sur l'évhémérisme pour mieux quitter le champ de l'allégorie et l'entreprise démythificatrice devient génératrice de fiction.

Le titre de la réédition de 1667, plus ambigu que le premier, permet de déceler ce glissement<sup>24</sup> : *L'Histoire des dieux, ou les Fables moralisées. Où se voit (sic) les Amours de Jupiter, les Jalousies de Junon, les Aventures d'Apollon, les Exercices de Diane, les Exploits de Bacchus, les Galanteries de Venus, les Souplesses de Mercure, & autres Sujets des Sacrifices & Ceremonies des Payens*. L'expression de « Fables moralisées », quoique désuète<sup>25</sup>, renvoie à une tradition bien établie que l'on peut faire remonter à Natale Conti et au-delà, aux avatars renaissants de l'*Ovide moralisé*. Mais la partie centrale du titre, qui liste les principaux dieux de l'Olympe avec un trait propre à chacun, signale un déplacement d'intérêt, de la mythographie vers le plaisir narratif. Elle pourrait à la rigueur être rapprochée de la tradition des images des dieux, dominée par la somme de Vincenzo Cartari parue en 1556<sup>26</sup>. Mais elle mentionne moins une symbolique des dieux ou une typologie de leurs attributs qu'une caractéologie et un type particulier d'aventure déterminé par l'ethos des divinités. Un type d'action, sujet de récit, se substitue au type moral et iconologique. Le livre se donne comme le mémoire d'actions qui renvoient grosso modo aux catégories romanesques : les « Galanteries » de Vénus font écho aux « histoires galantes » contemporaines.

La préface, qui établit un relai entre trois figures de l'auteur, traducteur, historien et romancier, confirme ce glissement. Ce cheminement débute par la lecture du manuscrit : Desmarets met en scène une découverte collective, enthousiaste et nostalgique. Il regrette amèrement que le livre arrive trop tard dans l'Histoire, dont il aurait sans nul doute changé le cours en détruisant plus tôt l'Idolâtrie. Reste cependant le plaisir de connaître enfin le vrai visage de la première Antiquité : la valeur documentaire du manuscrit est soulignée malgré le caractère obsolète de la trouvaille. Curiosité et plaisir de savoir justifient dans un premier temps la publication de l'ouvrage. En effet, la comparaison des sources confirme la validité du texte d'Évhémère : « Enfin tout ce qui nous avoit esté voilé par une infinité de feintes & d'artifices, nous a esté découvert par cette histoire naïve, que nous avons trouvée conforme en mille lieux aux escripts de plusieurs Autheurs anciens<sup>27</sup>. »

Dépassant son premier émerveillement, Desmarets lit le manuscrit en historien. Il affirme avoir examiné les récits d'Évhémère de très près, de façon à éradiquer au besoin ce qu'ils comporteraient encore de « fabuleux ». Or, tous les récits abordés dans le manuscrit se résorbent, affirme-t-il, en une réalité crédible. Resterait cependant un objet épineux, Délos,

<sup>24</sup> Il existe, en effet, deux rééditions : l'une à l'identique en 1661, l'autre avec une nouvelle page de titre en 1667. Le contenu et la pagination de ces trois éditions sont strictement identiques.

<sup>25</sup> Les traducteurs d'Ovide au XVII<sup>e</sup> siècle, Renouard et Du Ryer, emploient plus volontiers le terme d'« explication », alors même que le second puise encore dans l'*Ovide moralisé* du XIV<sup>e</sup> siècle.

<sup>26</sup> Vincenzo Cartari, *Le Imagini con la spositione de i dei de gli antichi*, Venise, [s. n.], 1556. Natale Conti, *Natalis Comitis Mythologia* [1551], Venetiis, [s. n.], 1581.

<sup>27</sup> J. Desmarets de Saint-Sorlin, *La Vérité des fables*, op. cit., préface, n.p.

cette île flottante où Diane et Apollon seraient nés. Desmarests développe alors une discussion sur la réalité des îles flottantes, la seule étrangeté qui, selon lui, demeure dans l'ouvrage d'Évhémère après son passage au crible. Remarquons que l'on ne se situe déjà plus dans le domaine du fabuleux (du faux), mais dans celui de l'étrange, difficile à croire : « Tout ce qui nous y a semblé d'étrange, sont les aventures et les voyages de l'Isle de Delos, que les Poètes et quelques Historiens mesmes, ont dit avoir esté errante et flotante sur les eaux ; mais nous n'estimions pas que ce fust une chose fabuleuse<sup>28</sup>. » Desmarests examine cette étrangeté pour montrer qu'elle n'en n'est pas une, et parachève la rationalisation de la mythologie opérée par l'auteur premier du manuscrit.

Pourtant, on observe une série de décrochages dans l'argumentation, en particulier le passage du probable au vraisemblable. Desmarests part de la mise en réseau de textes, qui s'autorisent les uns les autres (on ne connaît pas d'île flottante, mais il est probable qu'elles aient existé : leur réalité est attestée par Plin et d'autres « Poètes et Historiens »). Mais il y mêle ensuite l'argument de la cohérence interne : le récit d'Évhémère est convaincant, donc les îles flottantes existent. Surtout, le discours contourne en une pirouette ce que l'épisode a de vraiment étonnant et d'intéressant : dans le récit livré ensuite, Délos n'est pas seulement une île flottante, elle est tirée par un bateau.

Il est vray aussi que l'aventure de l'Isle de Delos, de la sorte qu'elle fut destachée du reste de la Thessalie, & soustenuë des eaux, est representée dans cette histoire avec tant de vraysemblance, qu'il ne reste aucun sujet de mettre en doute, ce que les Poètes et les Historiens ont dit de sa naissance soudaine, de sa mobilité & de son affermissement. Si quelques-uns ne laissent pas d'avoir de la peine à croire qu'une Isle ayt peu voguer de la sorte, n'estant conduite que par un long brigantin ; ainsi que l'on void sur les rivieres une seule nacelle conduire une longue suite de grands batteaux ; je ne dois pas estre accusé, ny pour leur delicatesses, ny pour avoir fidelement rapporté une chose si remarquable que j'ay trouvée dans mon Autheur & dans quelques autres. L'on ne doit pas me rendre garend de ce qui n'est pas de mon invention ; & il m'est aussi bien permis d'escire ce que je trouve en des livres celebres, qu'il est permis à ceux de difficile creance, de n'y point adjouster de foy<sup>29</sup>.

C'est bien là l'utilité de cet exemple pour Desmarests : loin de la force contraignante du vrai et de l'Histoire, on glisse vers l'affirmation de la liberté du lecteur, qui peut croire le récit ou non. De surcroît, l'auteur en vient par le pluriel (« plusieurs choses ») à généraliser un propos d'abord singulier : « Je laisse donc aux esprits trop difficiles, la liberté *de ne croire pas plusieurs choses* que j'ay leües dans ces memoires ; quoy que l'experience nous force tous les jours d'en croire de moins croyables<sup>30</sup>. » La question n'est plus de savoir si les faits rapportés sont vrais et ont une valeur historique, mais si le lecteur, souverain en cela, décide de les croire ou non. Un second exemple vient alors étayer le premier et montre lui aussi en acte la méthode de rationalisation des fables qui sous-tend l'écriture du récit : l'invention de la voile par Dédale. L'argumentation aboutit, en un renversement paradoxal, à l'idée que la réalité est plus incroyable que la Fable. Puisque tout est possible aux hommes, tout récit cohérent, qui satisfait la raison, peut être cru. Le raisonnement se boucle alors sur lui-même : l'expérience atteste l'invention du bateau à voile ; elle ne prouve pas la réalité des îles flottantes, mais peu importe, puisque la mise en place logique du récit est valable : elles auraient pu exister dans le passé et disparaître, ou ne pas exister du tout, à ce stade peu importe.

Ce discours liminaire, qui reprend les lieux communs du discours savant, tout en y glissant

---

<sup>28</sup> *Ibid.*

<sup>29</sup> *Ibid.*

<sup>30</sup> *Ibid.*



un clin d'œil amusé à Lucien, fonctionne bien comme une autorisation ludique de la fiction. L'argumentation détricote les deux niveaux de l'allégorie (la fiction et son sens) pour les juxtaposer en deux versions (l'une historique, l'autre fabuleuse) et ne choisir que la première, la version véritable. Nous revenons ainsi en-deçà de l'allégorie, vers une réalité historique – ou que l'on peut feindre d'accepter comme telle, puisque la nouvelle version des fables, au final, se donne moins pour exacte que pour vraisemblable, suivant un principe commun au roman et à l'écriture de l'Histoire<sup>31</sup>.

Il reste alors à Desmarets à exposer son travail sur le simple « mémoire » d'Évhémère. On passe ainsi de la discussion sur le contenu du livre à sa composition :

[...] j'ay entrepris pour le contentement de la Reyne, & en suite pour celui de tous ses Peuples, d'en former un corps d'Histoire, avec quelques ornemens de discours, de descriptions, de raisonnemens, & de harangues ; par la mesme liberté que prennent les plus fidelles Historiens ; afin d'y donner de la grace, au lieu que je n'ay leu que des memoires<sup>32</sup>.

Après la conversion de la Fable à l'Histoire, puis de l'Histoire en une narration de type historique, on arrive à la revendication d'une écriture qui vise le plaisir. Desmarets réalise ainsi l'opération inverse de la création des fables. Alors que les rois antiques ont divinisé leurs aïeux et leurs ont prêté des mœurs douteuses pour fabriquer des récits à allégories, le nouvel Évhémère commence par rendre les dieux à leur humanité, pour le plus grand bonheur du lecteur. Les histoires humaines, plus dignes de foi, ne sont-elles pas plus agréables que les récits des faits divins ? Le double travestissement (divinisation et perversion morale), qui masque la vertu réelle des anciens héros, affadit le plaisir que procurent leurs exploits. On admire mieux des personnages qui nous apparaissent d'autant plus héroïques qu'ils nous ressemblent : l'admiration du lecteur pour les personnages aiguise son plaisir, explique Desmarets<sup>33</sup>.

Cette geste humaine, Desmarets la compose et l'organise. Après nous avoir invités à comprendre la fabrique des fables à travers leur détricotage, il nous convie dans son propre atelier d'écriture. Alors qu'il affectait de s'effacer comme auteur derrière Évhémère lui-même, il revient finalement sur le devant de la scène et revendique un travail sur le manuscrit, dont le contenu, « mémoires » ou « histoire naïve », n'est plus dès lors que la matière d'une élaboration seconde : « chaque feuille de ce manuscrit, affirme-t-il, pouvoit estre le sujet d'un gros Livre<sup>34</sup>. »

Desmarets revendique la *dispositio* (« en former un corps d'Histoire... ») et une part au

---

<sup>31</sup> La publication de *La Vérité des fables* intervient à une époque d'interrogation essentielle sur l'écriture de l'Histoire : l'Histoire prescriptive laisse progressivement la place à une écriture descriptive. L'historien que prétend être Desmarets suit la nouvelle tendance. Sur ce point, voir Camille Esmein-Sarrazin, « Le modèle historiographique : de l'histoire romanesque au roman historique », in *L'Essor du roman. Discours théorique et constitution d'un genre littéraire au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Champion, notamment p. 265 : « En termes de pratique historiographique, le corollaire de ces interrogations sur la possible vérité du discours historique est de déplacer le travail de l'écrivain d'une recherche de la vérité parfaite à une transcription la plus fidèle possible au vraisemblable, ce qui implique à la fois un travail de jugement et d'écriture. Mais, surtout, la diffusion d'une telle conception de l'histoire autorise ou du moins justifie des pratiques romanesques qui, en recourant à des fondements historiques, prétendent à une vérité comparable à celle de l'histoire. Scepticisme et pyrrhonisme participent ainsi de la confusion des genres puisqu'il n'est pas rare de voir rapprochés, notamment dans la seconde partie du siècle, histoire, roman et fable. » *La Vérité des fables* constitue une variante remarquable, en ce que son auteur rapproche histoire et roman pour mieux mettre l'ancienne Fable à distance.

<sup>32</sup> J. Desmarets de Saint-Sorlin, *La Vérité des fables*, préface, n.p.

<sup>33</sup> Les actions des héros « sont bien plus belles & bien plus louables, d'avoir été produites par des hommes, avec beaucoup de peines, de soins & de dangers, que par des puissances celestes, invulnérables, & à qui rien n'eust été impossible », J. Desmarets de Saint-Sorlin, « Préface », in *op. cit.*, n.p.

<sup>34</sup> *Ibid.*

moins de l'*inventio* et de l'*elocutio* : il concède qu'il a inventé des objets ou des lieux, des paroles échangées, des descriptions. Ces récits, amendés, peuvent plaire à ses contemporains, car ils se conforment à la délicatesse du temps :

Aussi j'ay retranché tout ce qui estoit deshonneste ; & mesme les actions & les paroles trop enjouées & trop libres, comme en Mercure, en Venus, & en quelques autres ; lesquelles n'eussent peu estre supportées par une Cour si chaste et se delicate que la nostre. J'ay considéré que nostre siecle veut mesme le renvier de pureté, par-dessus les premiers siecles du Christianisme, dont les graves Autheurs ne feignoient point, en combattant l'Idolatrie, d'en rapporter les Fables honteuses & les histoires abominables, ny d'en decouvrir les mysteres infames, sans en desguiser ny le faict ny l'expression, & avec des termes dont les plus doux seroient maintenant de grands crimes<sup>35</sup>.

Celui qui se donnait pour simple transcripteur assume désormais pleinement la paternité de l'ouvrage, retranchant, ajoutant, autant que nécessaire. Le traducteur-romancier choisit néanmoins de rester fidèle à l'ethos des dieux antiques tel qu'il nous a été livré par les récits faux que son œuvre doit remplacer : « Je n'ay rien laissé de gay, qui ne fust innocent ; & encore je ne l'ay laissé, que pource que je ne pouvois l'oster, sans destruire non seulement la verité, mais encore la vray-semblance ; estant impossible de représenter Mercure triste, & Venus fort serieuse<sup>36</sup>. »

Les récits ovidiens, si vigoureusement disqualifiés, n'en restent pas moins la référence essentielle du roman et le critère qui autorise la narration moderne des fables.

### **Fiction vraisemblable *versus* fiction fabuleuse**

L'intertextualité se substitue par là à l'allégorie : Desmarets place la culture commune et les récits fabuleux qu'il dénonce comme faux au fondement de sa propre fiction. Le plaisir de la reconnaissance que procure la lecture d'un commentaire allégorique des *Métamorphoses* s'en trouve conservé et enrichi. La complicité entre lecteur et auteur est en effet posée d'emblée, au lieu de se nouer après la lecture des mythes dans les commentaires qui décryptent chaque récit. La reconnaissance agit au fur et à mesure, et non après coup comme dans les *Métamorphoses* commentées. La fiction fabuleuse est ainsi placée à l'horizon d'un récit romanesque. Alors que l'évhémérisme substitue un récit historique vrai à une narration erronée, Desmarets change une fiction pour une autre, suivant une esthétique renouvelée : la fiction vraisemblable prend la place des fictions fabuleuses.

La véritable conversion est bien là : le jeu précédemment analysé de la Fable à l'Histoire mène *in fine* à une esthétique vraisemblable. De fait, le récit se déploie selon les canons narratifs du temps. Le roman est jalonné de révélations, récits enchâssés, retours en arrière, qui sont l'occasion d'introduire de nouveaux personnages. On note l'utilisation récurrente de l'énigme et du délai. L'action du roman commence ainsi *in medias res*. La jeune Daphné fuit avec son père à bord d'un bateau, tous deux vont se reposer à terre ; laissée à sa solitude, elle se plaint d'un jeune homme magnifique qui la poursuit de ses assiduités alors qu'elle a fait vœu de chasteté. Ces quelques éléments suffisent à reconnaître la source de l'épisode. Desmarets prend bien soin de ne nommer Apollon que plus loin, entretenant aussi longtemps que possible le plaisir de la connivence. Brossant le nouveau portrait d'Apollon, mué en personnage romanesque, avant de donner son nom, Desmarets tient à distance les traits traditionnels qui ne manquent pas d'affluer à la mémoire du lecteur : il ouvre ainsi un espace à

---

<sup>35</sup> *Ibid.*

<sup>36</sup> *Ibid.*

la nouveauté.

Apollon, encore anonyme, se défend longtemps contre les sauvages de Sicile grâce à ses flèches. Ces armes, inconnues des sauvages, sont décrites à travers les yeux de ces derniers comme des serpents volants : l'ignorance d'être primitifs est une façon de se donner le plaisir du merveilleux tout en le tenant à distance. Le lecteur embrasse le regard naïf des sauvages sans perdre de vue la réalité de l'objet. Il assiste ainsi « *in vivo* » à la genèse d'une fable. Les sauvages en sont réduits à l'analogie et à la métaphore pour décrire les flèches, suivant une optique magique ou animiste qui métamorphose l'objet en animal. Les flèches, en outre, sont tirées par un être lumineux : se dessine la figure mythologique bien connue d'Apollon, dont Desmarets attribue la paternité aux barbares de Sicile – et non, significativement, à des Grecs. On retrouve par là le problème énoncé dans la préface : les métaphores des poètes anciens ont donné naissance à l'erreur, car les peuples ignorants les ont prises à la lettre. Desmarets trouve dans son récit un moyen de ne pas renoncer au plaisir de la métaphore et aux déplacements trompeurs qu'elle occasionne : elle est prise en charge par le discours de l'autre.

*La Vérité des fables* constitue une machine ludique contre les fables et le fabuleux mythologiques. Par là, elle trouve pleinement sa place dans l'œuvre de son auteur. Car Desmarets distingue deux catégories de fiction. L'une qu'on ne peut pas croire et qui, par là même, est sans valeur, qualifiée de « fabuleuse » au sens dépréciatif. À ces fictions mensongères s'opposent les récits arrimés à la vérité :

J'ay voulu seulement faire voir en ce Poëme des Amours de Protée et de Physis, un échantillon des belles matieres qui me restoient pour continuer le livre de la Verité des Fables, & qu'il y a bien plus d'industrie à changer les Fables en veritez, qu'à changer les veritez en fables. Car il n'y a pas grand esprit à dire par figures qu'un homme qui a fuy bien vite & bien loin a esté transformé en oyseau ; qu'un autre qui s'est caché dans les bois est devenu beste sauvage, & qu'une femme bien affligée & tousjours en pleurs a esté changée en fontaine. Mais pour donner de la vray-semblance à ce qui est fabuleux, il faut bien une autre force d'invention, en se servant bien de l'histoire mesme sur laquelle la fable avoit esté forgée. Car la noble invention est une espece de creation, sans qu'elle ait besoin d'aucun modele qui soit ou qui ait esté dans le monde ; & dont la source est dans la seule fecondité de l'esprit, & non dans la memoire, qui ne presente aux Poëtes que les Poësies anciennes, pour y dérober des matieres, & que des figures de Rhetorique pour en parer & deguiser les larcins<sup>37</sup>.

Si la distinction entre les deux catégories de fiction ne tient pas au sujet mais à la façon dont celui-ci est traité, il n'en reste pas moins que la mythologie telle qu'elle a été transmise, c'est-à-dire dans sa forme ovidienne essentiellement, ressortit à la catégorie du fabuleux. Pour la rendre vraisemblable, il faut lui faire subir tout le travail auquel Desmarets la soumet dans *La Vérité des fables*. Or rendre la mythologie crédible est une entreprise amusante, mais qui ne mérite guère qu'on s'y attarde. La matière chrétienne, qui n'a pas besoin de cette métamorphose, est à la fois plus grave et plus consistante aux yeux de Desmarets.

Corollairement, Desmarets refuse le principe même de l'allégorisation des fables. Il ne nie pourtant pas le principe d'un double sens au fondement de la Fable. Mais chez les Anciens, le dédoublement entre le récit et son *analogon* reposant sur le mensonge et l'amour du langage fleuri, il ne s'agit pas à proprement parler, à ses yeux, d'allégorie :

Les Grecs ont été si amoureux du mensonge et si ennemis de la verité, estant espris de la

---

<sup>37</sup> J. Desmarets de Saint-Sorlin, « Préface » de *Protée et Physis*, *op. cit.*, p. 269-270.

beauté des figures *sous lesquelles ils aimoient à cacher* les choses, qu'ils ont fait tout ce qu'ils ont pû pour *changer toutes les veritez en fables*. J'ay fait au contraire ce que j'ay pû dans le livre de la Verité des Fables que j'avois commencé pour *arracher le voile dont ils avoient voulu couvrir la verité* & pour la faire voir victorieuse des tenebres de l'imposture, & des trompeuses figures sous lesquelles ils l'avoient *enveloppée*<sup>38</sup>.

Son idée de l'origine des mythes l'amène à refuser la notion d'allégorie pour la mythologie. Le récit mythologique n'est pas un récit qui dit autre chose mais qui dit autrement. Et du coup, qui offusque le message<sup>39</sup>. Ce que Desmarets dénie au fabuleux, il le reverse en revanche dans ce qui représente pour lui la catégorie grave de la production littéraire. L'allégorie est au fondement de ses épopées et de ses œuvres d'édification, il la réserve à ce qui est vrai – ce qui est historique ou vraisemblable et, plus encore, ce qui est lié à la Vérité révélée. Les vies de saints ou de héros chrétiens sont tout cela : outre que le récit, véritable, de ces vies est en soi édifiant, là où la mythologie reste frivole, il est capable de dire à un deuxième niveau quelque chose du Salut.

Si Desmarets rejette la catégorie du fabuleux c'est ainsi parce qu'elle est une fiction manquée, ni mimétique, ni analogique. Comme gauchissement de l'histoire, la mythologie n'est pas mimétique – elle est une imitation manquée. Fondée sur l'équivoque et sans lien avec la Révélation, elle ne saurait passer pour analogique. La matière chrétienne, elle, offre des sujets d'emblée vraisemblables et naturellement susceptibles d'être allégorisés<sup>40</sup>.

*La Vérité des fables* éclaire ainsi la conception de la fiction qui sous-tend l'œuvre de Desmarets, et permet de mieux comprendre ses positions dans la querelle du merveilleux. Le remaniement des fables, qui tient ici du jeu, dessine aussi un passionnant parcours qui met d'abord l'allégorie puis la fiction fabuleuse à distance. Mais qui ne les congédie jamais tout à fait. Car si Desmarets évacue la question de l'allégorie du champ de la fiction fabuleuse, sapant par là l'idée même de Fable, c'est pour mieux en conserver et le principe : pour le purifier, en quelque sorte, en l'appliquant à un autre type de sujet. Si le roman prend chez lui le relais de la Fable, ce n'est pas pour libérer la fiction de la mission de dire le vrai. L'idée d'un plaisir littéraire fondé sur le jeu et la gratuité esthétique n'effleure pas Desmarets, pour qui les Belles Lettres continuent de se définir par leur visée éthique. Il ne s'agit nullement pour lui d'invalider l'usage de l'allégorie, mais de mettre cette dernière au service de fictions esthétiquement moralement valables, qu'il tire de la matière chrétienne, dans un basculement du faux antique vers une vraisemblance pensée comme moderne.

---

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 267-268. Nous soulignons.

<sup>39</sup> Cette analyse correspond à sa propre pratique de la création fabuleuse. C'est ce que l'on pourrait montrer en analysant *Les Amours du compas et de la règle, et ceux de la lumière et de l'ombre* de Desmarets (Paris, Jean Camusat, 1637) : l'allégorie y est en quelque sorte résorbée dans les figures.

<sup>40</sup> Sur ce point, et sur les reproches de Boileau à la conception du merveilleux chrétien de Desmarets, voir Hugh Gaston Hall, « Aspects esthétiques et religieux de la Querelle des Anciens et des Modernes : Boileau et Desmarets de Saint-Sorlin », in *Critique et création littéraires en France au XVII<sup>e</sup> siècle*, M. Fumaroli éd., Paris, CNRS, 1977, p. 213-220.

## Bibliographie

- Boch, Julie, *Les Dieux désenchantés : la fable dans la pensée française de Huet à Voltaire*, Paris, Champion, 2002.
- Boriaud, Yves, « Les mythologies jésuites (fin du XVII<sup>e</sup> siècle, début du XVIII<sup>e</sup> siècle) », in *Revue des Études Latines*, n° 60, Paris, Les Belles Lettres, 1987, p. 244-260.
- Decharme, Paul, *La Critique des traditions religieuses chez les Grecs*, Paris, Picard et fils, 1904, p. 373-374 et chap. 12.
- Dens, Jean-Pierre, « Desmarets de Saint-Sorlin et la querelle du merveilleux », in *Romance Notes*, XXVI (2), 1985, p. 120-124.
- Dictionnaire de biographie française*, R. d'Amat et R. Limouzin-Lamothe dir., Paris, Libraire Letouzey et Ané, 1965.
- Dryhursts, James, « Évvhémère ressuscité : “La vérité des fables” de Desmarets », in *CAIEF*, 1973, p. 281-293.
- Esmein-Sarrazin, Camille, *L'Essor du roman. Discours théorique et constitution d'un genre littéraire au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Champion, 2008.
- Hall, Hugh Gaston, « Aspects esthétiques et religieux de la Querelle des Anciens et des Modernes : Boileau et Desmarets de Saint-Sorlin », in *Critique et création littéraires en France au XVII<sup>e</sup> siècle*, M. Fumaroli éd., Paris, CNRS, 1977, p. 213-220.
- , *Richelieu's Desmarets and the century of Louis XIV*, New York, Clarendon Press, 1990.
- Lamboley, Jean-Luc et Thibault, Pierre (dir.), *Lexique d'histoire et de civilisation romaines* [1995], Paris, Ellipses, 1998.
- Mathieu-Castellani, Gisèle, Laugaa, Maurice et Viala, Alain (dir.), *Desmarets de Saint-Sorlin, XVII<sup>e</sup> siècle* 193 (1996).
- Robic de Baecque, Sylvie, « La dévotion du bel esprit : fragments d'une poétique du récit dans l'œuvre de Desmarets de Saint-Sorlin », in *Desmarets de Saint-Sorlin*, G. Mathieu-Castellani, M. Laugaa et A. Viala dir., *XVII<sup>e</sup> siècle* 193 (1996), p. 845-857.
- Seznec, Jean, *La Survivance des Dieux antiques* [1939], Paris, Flammarion, « Champs », 1993.
- Starobinski, Jean, « Fable et Mythologie aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles (dans la littérature et la réflexion théorique) », in *Dictionnaire des Mythologies* [1981], Y. Bonnefoy dir., Paris, Flammarion, 1999, vol. I, p. 750-769.
- Stenzel, Hartmut, « Épopée chrétienne et modernité : le cas de Desmarets », in *Desmarets de Saint-Sorlin*, G. Mathieu-Castellani, M. Laugaa et A. Viala dir., *XVII<sup>e</sup> siècle* 193 (1996), p. 753-765.
- Uomini, Steve, « Clio chez Calliope ; éléments doctrinaux et critiques de l'historiographie romanesque française du premier XVII<sup>e</sup> siècle », in *XVII<sup>e</sup> siècle* 201 (1998), p. 669-679.
- Veyne, Paul, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? Essai sur l'imagination constituante*, Paris, Éd. du Seuil, « Des travaux », 1983.
- Winiarczyk, Marek, *Euhemeros von Messene : Leben, Werk und Nachwirkung*, Munich, K. G. Saur, 2002.